

Lydie Bibila Bia Yita

Une société gangreneuse



Sommaire

1 – La rencontre.....	7
2 – Le poids de la famille	109
3 – Le poids de la société	213

À tous ceux qui se reconnaîtront...

EXTRAIT

1

La rencontre

Un peu avant 8 heures du matin, Antoine franchit l'entrée du lycée dans lequel il dispense des cours d'histoire et de géographie. Il est de taille au dessus de la moyenne et de corpulence mince. Son teint est très foncé, et sans être fins, ses traits sont réguliers. La mine sombre, il se dirige vers la salle des professeurs de l'établissement. Il ne prête pas attention aux élèves qu'il croise dans l'enceinte de l'établissement, et répond machinalement, lorsque ceux qui le reconnaissent daignent le saluer. Antoine est plongé dans ses pensées. Néanmoins, son visage s'éclaire lorsqu'il se met à penser à Amélie, sa concubine et à leurs deux enfants. Arsène et Alban qui ont 3 et 1 an, respectivement. Il y a une grande convivialité et une bonne entente dans son foyer. Sa mine s'assombrit de nouveau lorsqu'il repense à sa famille au sens large et à celle de sa concubine. Il repense aux nombreuses dépenses que celles-ci occasionnent dans son foyer, et il pousse un long soupir d'exaspération. Ce premier soupir est suivi par

un autre plus court, qui semble être un soupir de lassitude.

Quelques instants plus tard, Antoine arrive dans la salle des professeurs. Il salue machinalement ses collègues et s'affaisse sur une chaise libre. Il ouvre son cartable pour sortir un porte-document, qui contient les cours qu'il doit dispenser. Un de ses collègues lui dit avec admiration :

– Sais-tu que je t'admire beaucoup ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que tu prends toujours le soin de préparer tes cours. Peu d'enseignants le font de nos jours. La plupart préfèrent improviser.

– Je n'ai jamais été un adepte de l'improvisation. Je pense qu'un bon cours se prépare au préalable, même si inévitablement, on improvise des petites choses.

– Voilà pourquoi je t'admire, tu prends le temps, et tu as la volonté de préparer tes cours. Quel amour du métier !

– J'aime enseigner, même si cela ne rapporte que des clopinettes. J'aime mon métier.

– Tu es exceptionnel Antoine, car il y a de moins en moins de personnes qui aiment l'enseignement dans notre société. Les gens l'exercent parce qu'ils ne trouvent pas mieux.

– C'est vrai et c'est vraiment dommage. L'enseignement est un métier noble, même si sa noblesse n'est que très rarement reconnue.

– C'est un métier noble dans les sociétés qui connaissent l'importance de l'éducation et ont de la considération pour l'enseignant, mais pas dans une société comme la nôtre !

– Cela est malheureusement vrai.

Tout en prononçant cette phrase, Antoine saisit le porte-document qu'il vient de récupérer du cartable. Il enferme le cartable dans un tiroir qu'il ferme à clé et se dirige vers la porte de la salle des professeurs. Avant de sortir, il dit avec une légère ironie :

– Il est temps que j'aie exercé ce noble métier, qui est si peu considéré dans notre société.

Il sort de la salle des professeurs, et se dirige vers la salle de classe pour dispenser le cours de la première heure. Dès qu'il franchit le seuil, un silence s'installe dans la classe, alors que quelques instants plus tôt, on ne pouvait se faire entendre en raison du vacarme.

Amélie et Antoine s'étaient rencontrés plus d'une vingtaine d'années auparavant. En début de la vingtaine, Antoine était étudiant à l'université, Amélie était en classe de terminale et avait 18 ans. Amélie est de petite taille et de forte corpulence. Sa peau est foncée et ses traits irréguliers. Elle n'est pas belle au vrai sens du mot, mais elle a un charme indéniable. Le jour de leur rencontre, il pleuvait à torrents et Amélie attendait un moyen de transport à l'arrêt de bus se trouvant à quelques dizaines de mètres du lycée. La jeune fille était complètement trempée, car elle n'avait pas de quoi se protéger. Elle ne pouvait pas non plus, s'abriter dans le petit hangar de l'arrêt de bus, qui était plein de monde. Son attention était tellement absorbée par une éventuelle arrivée d'un bus, qu'elle n'avait pas vu la mobylette qui s'était arrêtée à son niveau, elle avait sursauté lorsqu'une voix lui avait dit :

– Je pense que vous ne pourriez prendre ce bus en raison du grand nombre des usagers. Que diriez-vous si je vous dépose chez vous ?

Antoine parlait sans quitter la jeune fille. Cette dernière avait regardé le jeune homme, qui se tenait sur sa mobylette pendant quelques secondes, sans dire un mot. Elle ne pouvait pas bien voir son visage car l'imperméable qu'il portait le dissimulait en grande partie. Néanmoins elle avait apprécié la lueur espiègle qui brillait dans ses yeux. Si bien qu'oubliant qu'elle était trempée jusqu'aux os, elle lui avait joyeusement répondu :

– Merci de me le préposer. Qu'est-ce que je risque sur une mobylette, lorsqu'il pleut ainsi, et que je suis déjà trempée jusqu'aux os ?

– J'en suis désolé et j'aurai tellement voulu y remédier, mais je ne le peux pas. Je ne peux que vous proposer de vous déposer chez vous, afin que vous vous changiez le plus tôt possible pour ne pas prendre froid.

– Merci encore, j'accepte de tout cœur votre proposition.

Tout en parlant la jeune fille s'était assise sur le siège arrière de la mobylette, en prenant soin de disposer le sac contenant ses cahiers entre le jeune homme et elle, afin de le protéger de la pluie. Fort heureusement pour elle, le sac était en tissu imperméable et ses cahiers étaient à l'abri. Quelques trente minutes plus tard, ils étaient arrivés au domicile de la jeune fille. Cette dernière était si trempée que l'eau dégoulinait de ses vêtements. Néanmoins avant de rentrer dans la maison pour se changer, elle avait

pris le temps de remercier le jeune homme en disant gentiment :

– Merci de m’avoir ramenée. A propos, nous n’avons pas eu le temps de nous présenter. Je suis Amélie, vous connaissez à présent le lycée que je fréquente et mon domicile. Mais je ne sais rien de vous.

– Moi, c’est Antoine. Je suis étudiant en première année d’histoire et géographie à l’université de la ville.

– Rien que cela ? Vous avez donc satisfait à votre baccalauréat il y a une année de cela ?

– Non, deux. J’ai repris la première année. Je ne suis pas très fier de le dire, mais c’est ainsi. Durant la première année à l’université, je m’étais laissé emporter par l’euphorie d’être étudiant et je n’avais pas pris mes études au sérieux, d’où mon redoublement. Néanmoins cette deuxième année se passe déjà mieux. Je passerai à coup sûr en deuxième année dès la session de juin !

– Tant mieux ! C’est agréable de rencontrer une personne qui est si sûre d’elle.

– Je ne suis pas si sûr de moi que cela ! Je suis juste déterminé et j’essaie de vous dire que je passerai en classe supérieure cette année.

Il avait changé de sujet en demandant :

– Voulez-vous qu’on se voit un de ces jours ?

– Pourquoi pas ? Et pourquoi se vouvoyer ? Ne pouvons-nous pas nous tutoyer ?

– Ok, on se tutoie alors ? A un de ces jours, Amélie.

Amélie était entrée dans la maison de ses parents et s’était empressée de se rendre dans la chambre qu’elle partageait avec ses deux grandes sœurs. Ses habits trempés dégouлинаient d’eau et elle laissait des traces d’eau sur son passage. En arrivant dans leur chambre à coucher, elle y avait trouvé Anne, l’une de

ses grandes sœurs, qui était couchée sur le lit et qui lui avait dit :

– On peut dire que tu es trempée, toi !

– Eh oui, il y a une grande pluie qui tombe et je n'ai pas pu m'abriter. Le fait d'avoir été raccompagnée en mobylette n'a rien amélioré.

– Comment, tu as été raccompagnée en mobylette ? Par qui ?

– Antoine. Il a été très gentil de me raccompagner car le premier bus était plein de monde. Ce n'était pas certain que j'allais pouvoir prendre le prochain.

– Qui est Antoine ? C'est quelqu'un que je connais ?

– Non. Tu ne le connais pas encore. Nous avons fait connaissance aujourd'hui lorsqu'il a proposé de me raccompagner. Il est étudiant en première année d'histoire et de géographie à l'université.

– Dis donc ! Tu as de la veine d'avoir rencontré un étudiant, toi !

– Cela tu peux le dire. Il a l'air très gentil en plus. C'est vrai que je n'ai pas pu bien voir son visage car il portait un imperméable, mais j'ai pu constater qu'il a des beaux yeux.

– Vous vous reverriez bientôt, je présume !

– Certainement. Il connaît ici et repasserait éventuellement s'il souhaite me revoir.

Antoine était repassé quelque deux jours plus tard. C'était un samedi après-midi. Amélie qui n'avait cours que le matin, était assise sous le manguier se trouvant dans la cour de leur parcelle. Elle conversait avec ses deux grandes sœurs et l'un de leur grand frère qui leur avait rendu visite. Dès que la mobylette s'était arrêtée en face de la parcelle des parents d'Amélie qui n'était pas clôturée, et à partir de

laquelle on pouvait voir tout ce qui se passait dans la rue, Amélie avait relevé la tête qu'elle avait baissée pendant un moment. Elle s'était vivement levée dès qu'elle avait reconnu Antoine. Elle avait dit à ses sœurs et son grand frère d'une voix émue dans laquelle on pouvait déceler la joie :

– Je pense que j'ai de la visite.

Puis, elle s'était dirigée vers le jeune homme pour l'accueillir en disant jovialement :

– Quel bon vent t'emmène, Antoine ? Tu n'as eu aucun mal à retrouver le domicile de mes parents, hein ?

– Je n'ai eu aucun mal ! Comment aurais-je pu l'oublier ? Je t'y avais bien déposée la dernière fois !

Puis Amélie lui avait gentiment dit :

– Viens que je te présente à certains membres de ma famille.

Dès qu'ils s'étaient retrouvés sous le manguier, Amélie avait joyeusement fait les présentations :

– Antoine, je te présente mes deux grandes sœurs Rose et Anne ainsi que mon grand frère Serge qui nous a rendu visite.

Et se tournant vers ses grandes sœurs et son grand frère qui s'empressaient de saluer Antoine, elle avait dit :

– Je vous présente Antoine. C'est lui qui m'avait ramenée le jour où j'étais rentrée trempée jusqu'aux os.

Après les présentations, ils s'étaient mis à converser sur différents sujets. Serge et Antoine étaient souvent du même avis, tandis que les trois jeunes filles formaient un clan qui s'opposait systématiquement aux deux jeunes hommes. Si bien qu'Antoine avait voulu les taquiner en leur disant ironiquement :

– J’ai l’impression que vous formez un clan qui n’a pour seul but que de s’opposer à nous ?

Rose était intervenue pour dire avec vivacité :

– Du tout. Nous ne sommes pas tout simplement d’accord avec vous. Pourquoi donc formerions-nous un clan ? Quelle idée !

Antoine était de nouveau intervenu pour dire :

– Ce n’est pas une idée, mais bien la réalité.

Amélie était intervenue à son tour pour épauler sa sœur en disant avec conviction :

– Je pense comme Rose, et d’ailleurs Anne, doit penser la même chose. Antoine, penses-tu que nous nous opposons à vous par plaisir ? Vous et nous ne sommes pas du même avis tout simplement. Voilà tout.

Comme il ne voulait être laissé pour compte, Serge avait pris la parole pour dire d’un air taquin :

– Elles n’accepteront jamais que notre position leur fait peur, au point où elles doivent se serrer les coudes pour faire face. Après tout que peuvent l’opinion de trois femmes face à celle des deux hommes ?

Amélie s’était indignée en disant avec une colère feinte :

– Eh cher grand frère, j’ai l’impression que tu es d’une autre époque ! Nous sommes au vingt et unième siècle et les choses ont changées ! Il y a déjà plus d’un siècle de cela que les femmes ont prouvé qu’elles n’avaient pas peur des hommes et qu’elles ont du caractère.

C’était cette atmosphère que le père et la mère d’Amélie, qui revenaient de la visite chez un malade de la famille, avaient trouvée dans la parcelle à leur retour. En voyant la mobylette qu’Antoine avait pris le soin de rentrer dans la parcelle, la mère d’Amélie

s'était doutée qu'il s'agissait du jeune homme dont sa fille lui avait souvent parlé ces derniers jours. Tout en lui tendant la main, elle lui avait demandé gentiment :

– Je présume que vous êtes le jeune homme qui avait ramené Amélie le jour où il avait abondamment plu ?

– Oui, madame.

– Il ne manque plus qu'à vous remercier en plus des remerciements de ma fille. Si vous ne lui aviez pas proposé de la raccompagner, elle serait restée plus longtemps sous la pluie et aurait pu prendre un coup de froid. C'est grâce à vous qu'elle n'est pas tombée malade.

– Il n'y pas de quoi me remercier, madame ! Je n'avais fait que rendre service et je l'avais fait de gaieté de cœur.

Moins démonstratif, le père n'avait pas fait de commentaire, il avait tout simplement tendu la main à Antoine en disant d'une voix neutre :

– Bonjour jeune homme.

– Bonjour monsieur.

Les parents d'Amélie s'étaient retirés dans la maison et les jeunes avaient continué leur conversation. Tout s'était très bien passé au cours de cette première visite d'Antoine. Il s'était senti si bien au domicile d'Amélie qu'il avait l'impression de connaître la jeune fille, ainsi que sa famille depuis belle lurette. Il était rentré chez lui très heureux du fait d'avoir été si bien accueilli par la famille d'Amélie. Les membres de la famille de cette dernière n'avaient pas tari d'éloges pour le jeune homme dès qu'il s'était éloigné sur sa mobylette. C'était d'abord Anne, qui pourtant n'avait pas été très

bavarde en présence d'Antoine, qui avait dit avec un soupçon d'envie :

– Je ne savais pas si bien dire, lorsque je t'avais traitée de veinarde le jour où, tu m'avais dit avoir été raccompagnée par un étudiant !

Ne sachant pas trop que répondre, Amélie était restée silencieuse. Rose, son autre grande sœur était intervenue pour dire avec une envie non moins évidente :

– Pour être veinarde, elle est veinarde notre benjamine ! Comment moi qui suis plus âgée ne suis jamais tombée sur un homme comme celui-là ? Pourquoi t'a-t-il remarquée toi une simple lycéenne, alors que tu étais trempée comme un vers de terre ?

De plus en plus embarrassée Amélie n'avait rien trouvé à répliquer. Elle était restée silencieuse et c'était son frère Serge qui avait volé à son secours :

– Arrêtez donc de la charrier ! Est-ce que c'est sa faute si vous n'avez pas eu la chance de rencontrer un jeune homme aussi bien qu'Antoine ?

Rose avait dit avec sincérité :

– Tu n'as rien compris, nous ne lui en voulons pas, loin de là ! Nous sommes juste heureuses pour elle et sommes un peu envieuses, voilà tout !

Amélie qui repensait encore au rendez-vous voilé qu'Antoine lui avait fixé, ne prêtait plus attention à ce qui se disait autour d'elle. Elle pensait à Antoine et à ce qu'il lui avait dit lorsqu'elle l'avait raccompagné jusque devant sa mobylette :

– Je passerai te voir un de ces jours à la sortie des classes.

– Ah oui ? Quand exactement ?

– Je ne peux te le dire pour l’instant. Tu n’auras qu’à bien regarder autour de toi à ta sortie de l’enceinte de ton lycée pour voir si je suis là.

– Tu peux tout de même me dire quand passeras-tu approximativement, non ?

– Justement, je ne le peux pas. Tu n’auras qu’à bien regarder autour de toi à la sortie du lycée.

– Ce que tu es difficile !

Antoine n’avait rien dit. Il était monté sur sa mobylette et s’était éloigné. Amélie avait rejoint ses deux sœurs et son grand frère, avant que celles-ci ne se mettent à manifester leur admiration pour Antoine. Se désintéressant à la conversation de ses sœurs et de son frère, Amélie s’était levée de la chaise, sur laquelle elle s’était assise après le départ d’Antoine, pour se rendre dans la maison. Lorsqu’elle était arrivée dans la modeste salle de séjour de la maison de ses parents, sa mère qui s’y trouvait lui avait dit :

– C’est un gentil jeune homme cet Antoine.

Amélie qui n’avait pas du tout envie de parler du jeune homme, en raison de l’incertitude de leur relation, n’avait rien dit, et avait continué son chemin vers la chambre qu’elle partageait avec ses sœurs. Elle s’y était enfermée, profitant du court moment de solitude que ses sœurs daignaient lui accorder, en conversant avec leur frère dans la cour. Elle était encore perdue dans ses pensées lorsque ses sœurs avaient décidé de la rejoindre. Anne qui avait deux ans de plus qu’elle lui avait demandé sans préambules :

– Il t’a fixé un rendez-vous pour quand ?

– Il ne m’a pas fixé de rendez-vous.

– Pourquoi me mens-tu ? Est-il écrit stupide sur mon front ?

– Du tout. Mais il ne m’a pas fixé de rendez-vous.

Rose qui était de deux ans l’aînée d’Anne, donc de quatre ans plus âgée qu’Amélie, était intervenue pour couper la poire en deux en disant :

– Quel mal y a-t-il à garder un secret ? N’avons-nous pas tous un secret que nous gardons jalousement ?

Soulagée, Amélie avait remercié du fond de cœur l’intervention de Rose. Elles avaient parlé d’autres choses par la suite, jusqu’à ce que leur mère vienne frapper à leur porte, pour leur demander d’aller puiser l’eau. Le domicile des parents d’Amélie n’était pas alimenté en électricité et n’avait pas d’eau courante. La mère et ses trois filles se chargeaient de puiser l’eau potable au robinet de la parcelle voisine. Cette eau potable était distribuée par une société de distribution d’eau privée de la ville, et la famille l’utilisait pour les besoins alimentaires. Néanmoins, la famille utilisait l’eau du puits se trouvant dans leur cour pour les autres besoins. Anne s’était levée la première en maugréant :

– C’est pénible d’être pauvre. Nous n’aurions pas besoin de nous donner autant de mal, si nos parents avaient eu suffisamment de moyens financiers, pour faire installer un robinet dans notre parcelle, afin d’avoir l’eau potable à notre portée.

Rose n’avait rien dit et s’était levée du lit pour suivre sa cadette. Amélie avait été la dernière à sortir de la chambre. Elle s’était rendue dans la cuisine, pour prendre le récipient qu’elle devait remplir d’eau, et avait suivi ses sœurs pour accomplir la tâche.

Lorsqu'elles étaient revenues, elles avaient déposé les récipients remplis d'eau dans la cuisine. Puis elles avaient rejoint leurs parents dans la salle de séjour. Leur mère avait déjà allumé une lampe luciole qui éclairait la salle de séjour de sa lumière jaune. Quelques quarante minutes plus tard, Rose avait apporté le reste du repas de midi dans la salle de séjour. Tout le monde s'était servi et ils avaient mangé en conversant joyeusement. La famille d'Amélie n'était pas pourvue, mais elle était heureuse de partager le peu qu'elle possédait. A la fin du repas, Anne avait débarrassé la modeste table autour de laquelle ils avaient partagé leur repas. Amélie avait profité de ce moment pour s'écarter afin d'aller rêvasser dans la chambre en l'absence de ses grandes sœurs.

Durant les trois jours qui avaient suivi, Amélie n'avait pas cessé de penser à Antoine. Elle scrutait les personnes se trouvant au portail de son lycée lorsqu'elle sortait de son lycée dans l'espoir d'entrevoir Antoine. Mais celui-ci n'était pas visible. Au bout d'une semaine, Amélie s'était découragée et avait perdu l'espoir de le revoir. Un jour, alors qu'il était un peu plus de midi, Amélie était sortie du lycée et s'était naturellement dirigée vers l'arrêt de bus. Tout en marchant, elle avait entendu le bruit d'une mobylette qui s'approchait d'elle. Elle s'était retournée et s'était retrouvée en face d'Antoine. Elle avait écarquillé les yeux en le reconnaissant et lui avait dit avec un brin de reproche dans la voix :

- Ce n'est qu'à présent que tu passes me voir ?
- Ne dit-on pas que "mieux vaut tard que jamais" ?

– Si. Mais je t’avais cherché des yeux à la sortie du lycée pendant des jours et...

Antoine l’avait interrompue pour lui dire d’une voix taquine :

– Le plus important c’est que je sois là aujourd’hui.

Puis, il avait continué en disant avec plus de sérieux :

– En fait, j’avais un travail imprévu à finaliser et je n’ai pas eu le temps de faire autre chose, même pas celui de discuter avec toi. Je viens de finir ce travail à l’instant et me voici.

Très compréhensible Amélie lui avait demandé avec intérêt :

– J’espère que ce travail a été très bien effectué ?

– Oui, très bien. Voilà pourquoi je ne me suis pas permis de venir t’attendre à la sortie du lycée, car je n’aurai pas été de bonne compagnie, tant mes pensées étaient focaliser sur ce travail.

– Tant mieux ! Et à présent que faisons-nous ?

– Que dis-tu si nous allons prendre un pot dans un lieu calme ?

– Je dis que c’est une très bonne idée. Mais il me faut d’abord me rendre à la maison afin de troquer mon uniforme contre une tenue de ville.

– On y va.

Arrivés au domicile de ses parents d’Amélie, celle-ci s’était rapidement changée. Puis ils s’étaient rendus dans un restaurant sympathique de la ville. Ils y avaient déjeuné et avaient conversé sur différents sujets durant une bonne partie de l’après-midi. Un peu avant dix sept heures, Antoine avait raccompagné Amélie à son domicile et l’avait déposée devant la